

Cet article a été téléchargé sur le site de la revue Ithaque :

[www.revueithaque.org](http://www.revueithaque.org)



## **Ithaque : Revue de philosophie de l'Université de Montréal**

Pour plus de détails sur les dates de parution et comment soumettre un article, veuillez consulter le site de la revue : <http://www.revueithaque.org>

Pour citer cet article : **Côté-Bouchard, C. (2011), « Sosa, E. (2011), *Knowing Full Well*. Princeton, Princeton University Press, 163 p. », *Ithaque*, 9, p. 159-163.**

URL : <http://www.revueithaque.org/fichiers/Ithaque9/09CôtéBouchard.pdf>

Cet article est publié sous licence Creative Commons « Paternité + Pas d'utilisation commerciale + Partage à l'identique » :  
<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/2.5/ca/deed.fr>



Sosa, E. (2011), *Knowing Full Well*, Princeton,  
Princeton University Press,  
163 p.

Charles Côté-Bouchard\*

Il est généralement admis que le concept de connaissance comporte une composante normative. Pour obtenir le statut de connaissance, une croyance doit satisfaire certaines conditions et ces conditions lui confèrent une certaine valeur, un contenu normatif positif. Une croyance qui satisfait ces conditions est donc une « bonne » croyance que nous évaluons de manière positive. Mais que signifie évaluer nos croyances ? Comment doit-on comprendre la normativité épistémique ? C'est à cette question qu'est consacré le plus récent ouvrage de l'un des épistémologues les plus influents de ces dernières années, Ernest Sosa. Basé sur une série de conférences prononcées à l'Université Soochow à Taiwan, *Knowing Full Well* constitue la formulation la plus achevée et la plus complète de sa conception de la normativité épistémique. Il soutient, de manière générale, que la normativité épistémique est en fait une sorte de normativité « performative »<sup>1</sup>. Selon lui, les croyances doivent être conçues comme un type de « performances » au même titre que, par exemple, le tir d'un archer ou le service d'un tennisman. Par conséquent, elles peuvent être évaluées de la même manière que nous évaluons généralement les performances.

Toute performance, selon Sosa, peut être caractérisée comme une entreprise ayant un but inhérent. Elle peut donc être évaluée selon qu'elle atteint ou non ce but. Cependant, Sosa distingue trois paliers d'évaluation ou trois niveaux d'atteinte de ce but. Le premier correspond à ce que Sosa appelle la condition de « justesse » (*Accuracy*). La

---

\* L'auteur est étudiant à la maîtrise en philosophie (Université de Montréal).

<sup>1</sup> Traduction libre de « performance normativity ».

performance a-t-elle atteint son but inhérent ? Dans l'exemple de l'archer, son tir a-t-il atteint sa cible ? Si oui, nous pouvons qualifier sa performance de « juste » (*accurate*). Au second palier d'évaluation, on retrouve la condition d'« habileté » (*Adroitness*). La performance manifeste-t-elle l'habileté ou la compétence de l'agent ? Dans le cas de l'archer, son tir manifeste-t-il sa compétence d'archer ? Si oui, nous pouvons qualifier la performance d'habile ou d'adroite (*adroit*). Un tir peut donc être juste sans être adroit, dans le cas par exemple où un débutant atteint le centre de la cible par pure chance sans manifester aucune compétence d'archer. Finalement, Sosa identifie un troisième palier d'évaluation auquel correspond la condition d'« aptitude » (*Aptness*). Selon ce critère, une performance est « apte » si et seulement si elle est « juste » *parce qu'elle est « adroite »*. Dans le cas de l'archer, son tir doit atteindre la cible *parce que* son tir manifeste sa compétence d'archer. Sosa introduit cette troisième condition parce qu'il se peut qu'une performance soit « juste » et « adroite » sans pour autant être « apte ». Supposons par exemple qu'un tir adroit (manifestant la compétence de l'archer) soit dévié par un coup de vent, puis dévié à nouveau par un autre coup de vent et que cette dernière déviation lui fasse toucher la cible. Puisqu'il touche la cible, le tir est donc également juste (*accurate*). Toutefois, il ne l'est pas *en raison* de la compétence de l'archer, mais plutôt par chance. Il n'est donc pas apte.

Il s'agit là de ce que Sosa appelle la structure « AAA » (*Accuracy, Adroitness, Aptness*) de la normativité des performances. Puisque selon lui, les croyances sont des performances, il soutient que c'est d'après le modèle AAA que nous devons comprendre l'évaluation de nos croyances. Au premier palier, on se demande si elle atteint son but inhérent, soit la vérité dans ce cas. Si oui, elle est juste (*accurate*). Ensuite, pour savoir si elle est « adroite », on doit se demander si elle manifeste la compétence de l'agent en tant que « croyant » (son habileté dans la formation de croyance). Finalement, une croyance est également « apte » si et seulement si le fait qu'elle soit vraie manifeste la compétence de l'agent en tant que croyant. Ce sont là trois dimensions selon lesquelles il est possible d'évaluer nos croyances selon le modèle performatif de Sosa.

Mais pourquoi devrait-on accepter ce modèle ? Pour quelles raisons devrait-on comprendre la normativité épistémique comme un type de

normativité performative ? C'est en grande partie à cette question que *Knowing Full Well* tente de répondre. Bien qu'il ne soit pas possible de détailler ici l'ensemble des arguments de Sosa, l'un d'entre eux occupe une place centrale dans son exposé. Selon lui, le fait de comprendre la normativité épistémique d'après le modèle AAA de la normativité performative permet de résoudre deux problèmes classiques qu'il attribue à Platon.

Le premier, tiré du *Théétète* et mis à jour dans les années 1960 par Edmund Gettier, pose la question de la nature de la connaissance. Quelles conditions doit satisfaire une croyance pour obtenir le statut de connaissance ? Selon une définition classique, une connaissance est une croyance vraie et justifiée. Toutefois, comme l'a montré Gettier<sup>2</sup>, il y a des cas où un agent possède une croyance vraie et justifiée à propos de *p*, mais où il est évident qu'il ne *sait pas* que *p*. Le problème est donc de trouver la composante manquante à la définition de la connaissance. Il est possible de poser ce problème dans les termes de la théorie performative de Sosa. Une croyance vraie est une performance juste (*accurate*), car elle atteint son but inhérent. Elle satisfait donc le premier palier d'évaluation. Une croyance justifiée est une performance adroite, car elle manifeste la compétence de l'agent en tant que « croyant ». Elle satisfait donc le second palier d'évaluation. Mais ce que Gettier a montré, c'est qu'il ne suffit pas qu'une croyance soit juste et adroite pour qu'elle puisse être considérée comme une connaissance. La question est donc de savoir quelle est la condition supplémentaire qu'une croyance juste et adroite doit satisfaire pour constituer une connaissance. Or, comme nous l'avons vu, Sosa identifie un troisième palier d'évaluation à l'évaluation des performances, soit la condition d'aptitude. Pour qu'une croyance soit apte, elle doit être vraie *en raison* de la compétence de l'agent en tant que croyant. Sosa tient donc une solution au premier problème. Il peut dire que dans les cas présentés par Gettier, ce qui manque aux croyances vraies et justifiées des agents pour être des connaissances, c'est la condition d'aptitude. Elles sont seulement justes et adroites. Or, pour qu'une croyance accède au statut de connaissance, elle doit aussi être apte. Le fait qu'elle soit vraie doit manifester la

---

<sup>2</sup> Gettier, E. L. (1963), « Is Justified True Belief Knowledge ? », *Analysis*, vol. 23, p. 121-23.

compétence de l'agent en tant qu'agent épistémique. En définissant la connaissance comme une performance épistémique apte, l'approche de Sosa permet donc de répondre au premier problème de Platon.

Le second problème, tiré du *Ménon*, pose quant à lui la question de la valeur de la connaissance. Pourquoi, une connaissance semble-t-elle avoir nécessairement et systématiquement plus de valeur que sa croyance vraie correspondante<sup>3</sup> ? Après tout, une simple croyance vraie à propos de l'emplacement géographique d'une ville, par exemple, guidera le voyageur aussi bien que s'il *connaissait* cet emplacement. Nous avons malgré tout l'intuition que la connaissance que *p* constitue toujours une amélioration par rapport à la croyance vraie que *p*. Sosa soutient que le fait de comprendre la normativité épistémique comme une normativité performative permet de rendre justice à cette intuition. En gros, son argument est que pour toute performance qu'un agent entreprend, ce dernier préférera nécessairement et systématiquement atteindre le but inhérent à cette performance de façon apte et pas seulement par chance. Puisque Sosa considère les croyances comme des performances, il applique cette considération aux croyances. Par conséquent, un agent épistémique ne peut pas rationnellement préférer atteindre le but de sa performance (avoir une croyance vraie) de manière inapte. Il préférera nécessairement croire le vrai en raison de sa compétence de croyant plutôt qu'en raison de la chance (du hasard). Autrement dit, il préférera toujours avoir une croyance apte plutôt qu'une croyance simplement adroite et/ou juste. Or, comme nous l'avons vu, Sosa définit justement la connaissance comme une croyance

---

<sup>3</sup> Quelqu'un pourrait ici soulever l'objection selon laquelle dans certaines situations, une simple croyance ou même une croyance fautive est préférable à la connaissance. Autrement dit, même si, sur le plan *épistémique* ou *théorique*, la croyance que *p* n'est pas justifiée, il y a parfois des raisons *pratiques* d'avoir cette croyance qui surpassent les raisons théoriques de ne pas l'avoir. Or, bien qu'il s'agisse d'une question importante, il n'est question ici que de l'évaluation épistémique ou théorique des croyances, c'est-à-dire de l'évaluation des croyances en tant qu'attitudes visant la vérité. C'est la croyance comme composante essentielle de la connaissance que Sosa examine. L'intuition de *Ménon* qu'il tente de satisfaire est donc que d'un point de vue épistémique (mais pas nécessairement pratique), la connaissance a nécessairement plus de valeur que sa simple croyance vraie correspondante.

apte. Il en conclut qu'un agent préférera nécessairement avoir la connaissance que  $p$  plutôt que simplement la croyance vraie que  $p$ . C'est ce qui explique, selon lui, la valeur positive de la connaissance.

Il y a toutefois lieu de se demander si Sosa rend vraiment justice à l'intuition du *Ménon*. En effet, ce que cette dernière suggère, ce n'est pas simplement que nous *préférons* systématiquement la connaissance. C'est aussi que la connaissance a *effectivement* toujours plus de valeur que la simple croyance vraie. Le problème est que même si nous préférons systématiquement la connaissance, il ne s'ensuit pas nécessairement qu'elle ait effectivement toujours plus de valeur. Dans le cas du voyageur, il se peut qu'il préfère effectivement connaître l'emplacement de sa destination. Mais il ne s'ensuit pas nécessairement que la connaissance de l'emplacement ait effectivement plus de valeur que la croyance vraie correspondante. Il n'est donc pas clair que Sosa arrive vraiment à expliquer la valeur de la connaissance.

Malgré cela, *Knowing Full Well* constitue en somme une lecture essentielle pour quiconque s'intéresse à la normativité épistémique et à l'épistémologie en général. L'approche que présente Sosa est originale et novatrice sans être trop technique ou complexe. Les arguments sont présentés de manière accessible, dans un style clair et efficace. Nul doute qu'il s'agit d'une contribution importante de la part de l'une des figures incontournables de l'épistémologie contemporain